

# LONGCHAMPS,

## REVUE DES MODES,

DES SALONS, DES THÉÂTRES, DE LA LITTÉRATURE ET DES ARTS,

Paraissant le 10, le 20, et le 30 de chaque mois.

### Prix de l'Abonnement :

POUR PARIS,

Un an, 18 f.—Six mois, 10 f.—Trois mois, 5 f. 50 c.

2 fr. en sus par an pour l'Étranger, et 4 fr. pour les Colonies.

### On s'abonne à Paris :

AU BUREAU, RUE DU HASARD-RICHELIEU, N. 9.

Dans les Départemens :

Chez tous les Libraires, les Directeurs de Poste, aux Bureaux des Messageries royales et des Messageries Lafitte et Caillard, et par un bon sur Paris. (*Affranchir.*)

### DESSIN.

GRAVURE DE MODES :—Toilettes de femmes : Robes de soie écossaise, corsage à boutons ; Robe habillée corsage en éventail ; Chapeaux habillés à plume plate.—Toilette d'homme : Costume des ateliers de Lacroix, rue Sainte-Anne, 55 ; Chapeau de Crousse, rue Dauphine, 39.

### SOMMAIRE.

Bulletin des Modes.—Souvenirs d'une tournée en Espagne, par M. THÉOPHILE GAUTIER.—La Bohème de Paris, par M. de BALZAC.—Une Ecole de Serins, par M. ALEXANDRE DUMAS.—La Chasse et les Chasseurs, par M. PIERRE DURAND (Eugène Guinot).—Ce qu'on appelle la Justice, par M. ALPHONSE KARR.—Bulletin théâtral.—Tribunaux.

### MODES.

Costumes d'homme ; les Modes de la maison Lacroix ; Les chapeaux de Crousse ; encore un mot sur la chapellerie parisienne ; la boutique de M. Mayer ; Modes de femme ; le *Minaret* ; chute des ombrelles Cazal ; maisons recommandées ; maisons à éviter.

Nous avons promis un costume d'homme résumant de la manière la plus complète et la

plus élégante, les Modes et les fantaisies du moment. Nos lecteurs peuvent voir que nous tenons parole. Celui que nous leur envoyons, copié dans les ateliers de Lacroix, réalise l'idéal du bon goût. Lacroix, ainsi qu'on en peut juger, ne se borne pas, comme nombre de ses confrères, à se trainer dans l'ornière de la Mode. Tout en lui accordant ce qu'elle a raisonnablement le droit d'exiger, il sait modifier ce que le goût réprouve et ajouter ce qu'il admet. Ainsi, l'on remarquera que, chez lui, la richesse de la coupe n'en exclut pas la simplicité, et que l'ampleur des formes s'accorde parfaitement avec l'élégance. Sous sa main, le collet a perdu ces dimensions mesquines et étriquées qui ôtaient au costume toute sa grâce et son harmonie, en découvrant immodérément le col et en laissant entièrement à nu la partie postérieure de la cravate, dont les plis confus et entortillés ne sauraient jamais, malgré toute l'habileté et le soin possibles, produire qu'un fort mauvais effet. Les revers, jusqu'alors si

étroits, ont pris des proportions plus larges et dépassé assez notablement le collet, tout en décrivant à la cambrure, une courbe singulièrement avantageuse à l'œil. Les basques largement étoffées, tantôt arrondies, tantôt carrées, la taille sensiblement plus longue que par le passé, la manche dessinant parfaitement le bras et embrassant le poignet à l'aide de trois boutons, tel est, selon Lacroix, le suprême bon goût. Le grenat, avec boutons de soie, est parfaitement porté pour bal, soirées et grands diners; le noir conserve aussi de la faveur; le *pomme de chène*, garni de boutons ciselés, est préféré pour fantaisie.

Les redingottes se rapprochent aussi, quant au collet et à la taille, des modèles d'habits dont nous parlons; seulement les basques restent courtes. Les deux rangs de boutons sont de rigueur. Pour la couleur, la vogue du noir se soutient.

Les gilets, fortement busqués, longs, à schall étroit et découvrant à demi la poitrine, tantôt chamois, tantôt blancs, noirs à fleurs ou couleur sur couleur, semblent devoir rester en possession de la vogue. Mais nous signalons, quant aux boutons, une innovation qui fait honneur au bon goût de Lacroix et à son imagination tout à-fait aristocratique : les boutons ciselés qu'il adapte à certains gilets portent, au lieu des dessins ordinaires, une couronne de duc, de comte ou de marquis. On va me répondre peut-être que tout le monde n'a pas des armoiries dont il puisse blasonner ses boutons, mais, franchement, au temps où nous sommes, qui est-ce qui n'est pas un peu comte ou marquis?

Nous dirons peu de chose du pantalon. Il ne varie guère, mais, en revanche, il demande, pour bien aller, une coupe et un tact parfaitement sûrs. Celui que représente notre gravure est certainement un modèle achevé. Rien de disgracieux, rien de grimaçant, rien de large, et cependant rien d'étriqué; en un mot, rien de trop, rien de moins. La grande difficulté du genre est d'arriver à dessiner légèrement les formes, sans cependant les exagérer, et c'est un but que Lacroix a, comme on peut le voir,

atteint avec une admirable intelligence. Nous avons aussi remarqué, dans ses ateliers, certains pantalons sans sous-pieds, destinés à être portés le matin avec la guêtre boutonnée sur le coude-pied, et dont l'adoption est encore, jusqu'ici, le privilège exclusif de nos lions les plus distingués. Mais par ce temps d'égalité devant la charte et devant la mode, cela ne saurait manquer de trouver de nombreux imitateurs.

Nous avons dit quelques mots d'une amazone de Lacroix célèbre dans le monde élégant; ajoutons que toutes celles qui sortent de ses ateliers se distinguent autant par l'entente parfait des exigences de la taille féminine que par cette élégance noble et de bon goût qui s'apprécie mais ne s'explique pas. Le collet bas, terminé par des revers demi-larges qui viennent se réunir à demi-hauteur de poitrine et se boutonnent jusqu'à la ceinture, les manches plates, la jupe plus courte qu'autrefois, mais excessivement étoffée, tel est, selon lui, le fond de ce costume, que la fantaisie peut d'ailleurs modifier de mille façons.

Pour compléter ce costume, un chapeau d'homme, à bords larges, un peu cambrés, et légèrement ballonné du haut, mais toutefois de forme plus basse, est incontestablement ce qu'il y a de mieux. Toutes les autres coiffures dont quelques merveilleuses ont tenté l'introduction, béret, chapeau à la Henri IV, etc., ont échoué. Le chapeau reste toujours en vogue.

Crousse, rue Dauphine, 59, est un de ceux qui s'entendent le mieux en ce genre; ses chapeaux donnent à l'amazone l'air suffisamment masculin pour l'exercice auquel elle se livre, sans lui ôter cependant ce charme et cette grâce dont la femme ne doit jamais se séparer. Du reste, le chapeau d'homme que représente notre gravure, donnera facilement une idée du confortable et du bon goût qui distinguent ses produits.

Et à propos de chapeau, n'oublions pas ici de rappeler cette déplorable *chapperie parisienne* dont nous avons parlé dans notre précédent numéro et contre laquelle il est de notre

devoir de mettre soigneusement en garde nos lecteurs. Nous aussi, nous avons été, au premier abord, séduits par ces annonces louangeuses, éblouis par cette enseigne monstre, par ces colossales lettres d'or, par ce resplendissant transparent. Mais, vanité des vanités ! une fois entrés, qu'avons-nous vu ? une sorte d'ancre obscur, de tanière enfumée, où nageaient tristement au milieu d'un déluge de cartons vides, quelques piètres chapeaux plus ou moins retapés, destinés aux beaux-jours des lions d'estaminet et au dimanche des commis marchands !

Et puisque nous voilà sur la route du charlatanisme, parlons aussi d'une gloire usurpée dont nous avons déjà dit un mot. Quelle que soit la pompe de ses réclames, quel que soit le fracas de ses *puffs*, nous avons depuis longtemps, à l'égard de M. Mayer du passage Choiseul, certains doutes que nous tenions à éclaircir. Aujourd'hui, tous ces doutes sont levés : malgré toute notre bonne volonté, nous ne saurions en conscience voir dans cette boutique borgne ou plutôt aveugle, car on n'y voit goutte, la rivale des brillans magasins consacrés par la mode et par ses prêtresses. Que ces syrènes des temps modernes que M. de Balzac appelle les *femmes sans nom*, M. Arnould Frémy les *femmes proscrites*, et M. Esquiroz les *vierges folles*, et que la police décore d'un autre titre, raffolent de ces gants *enrichis* de perles fausses et de boutons en crysocal, nous le comprenons parfaitement, mais nous doutons fort que nos vraies élégantes s'exposent à déshonorer leurs toilettes par de semblables oripeaux.

Cette fois encore la *Sylphide* ne nous fournit que fort peu de renseignemens. Nous nous bornons à lui emprunter le sommaire suivant d'une toilette de mariée :

« Le matin, une robe de gros de gros de Naples blanc, garnie de deux volans, ou plutôt de deux biais simples, découpés à dents fort larges, bordées d'un effilé et peu creuses ; ce biais ou volant est seulement froncé en pince au-dessus de chaque dent, ce qui lui fait prendre la forme d'une coquille, et produit le plus

joli effet que vous puissiez imaginer. Le corsage à pointe, plat jusqu'à la moitié de la poitrine et le haut froncé en draperie, les draperies venant se perdre de chaque côté dans une nervure ; la coiffure en barbes de dentelles d'Angleterre. Le soir, une robe de crêpe blanc avec trois volans de points, relevés sur le côté par trois bouquets de reines marguerites à feuillages de velours ; sur la tête, une couronne en fleurs semblables ; pour bijoux des diamans. »

Le *Bon Ton*, le *Follet* et le *Petit Courrier* ne contiennent que quelques recommandations, parmi lesquelles il en est, telles, par exemple, que celles de Lacroix, pour habits de chasse, et du *Minaret*, boulevard Poissonnière, pour châles et étoffes nouvelles, auxquelles nous nous associons avec empressement.

L'espace nous manque pour parler des objets relatifs à la toilette de dessous ; nous remettons donc cet article au numéro du 20 septembre.

En attendant, nous signalons la défaveur qui s'attache petit à petit aux ombrelles brisées de l'invention de M. Casal, tombées tout-à-fait aujourd'hui dans le domaine de ces merveilles de bas étage qui tiennent par-dessus tout à se singulariser. L'ombrelle à pomme d'or ciselé et garnie d'une frange de soie, est infiniment plus gracieuse à la main que cette espèce de petit paquet sans forme et sans nom, bien digne de l'imagination d'un marchand de parapluies et du patronage équivoque des vestales du bal Musard.

#### *Maisons recommandées.*

Lacroix, rue Ste-Anne, 55.

Crousse, rue Dauphine, 59.

Le *Minaret*, boulevard Poissonnière.

#### *Maisons à éviter.*

Mayer, passage Choiseul, 52.

Chapellerie Parisienne, rue St-Honoré, 95.

SOUVENIRS D'UNE  
**TOURNÉE EN ESPAGNE.**

MADRID.

Les maisons de Madrid sont bâties en lattes et briques et en pisé, sauf les jambages, les chaînes et les étriers qui sont quelquefois de granit gris ou bleu, le tout soigneusement crépi et peint de couleurs assez fantasques, vert céladon, cendre bleue, ventre de biche, queue de serin-rose Pompadour, et autre teintes plus ou moins anacröntiques ; les fenêtres sont encadrées d'ornemens d'architecture, simulés avec force volutes, enroulemens, petits amours et pots à fleurs, et garnies de tapis d'esparterie qu'on arrose pour charger d'humidité et de fraîcheur le vent qui les traverse. Les maisons tout-à-fait modernes se contentent d'être crépies à la chaux ou badigeonnées avec la peinture au lait, comme celles de Paris. Les saillies des balcons et des *miradores* rompent un peu la monotonie des lignes droites qui projettent des ombres tranchées et diversifient l'aspect naturellement plat de constructions dont tous les reliefs sont peints et traités en décoration de théâtre : éclairez tout cela avec un soleil étincelant, plantez de distance en distance dans ces rues inondées de lumières, quelques *senoras* long-voilées qui tiennent contre leur joue leur éventail déployé en manière de parasol ; quelques mendiants hâlés, ridés, drapés de lambeaux de toile et de haillons à l'état d'amadou ; quelque Valençais demi-nu à tournure de Bédouin ; faites surgir entre les toits les petites coupoles bossues, les clochetons renflés et terminés par des pommes de plomb, d'une église et d'un couvent, vous obtiendrez une perspective assez étrange, et qui vous prouvera qu'enfin vous n'êtes plus rue Laffitte, et que vous avez décidément quitté l'asphalte, quand même vos pieds déchirés par les cailloux pointus du pavé de Madrid ne vous en auraient pas encore convaincus.

Une chose qui est vraiment surprenante, c'est la fréquence de l'inscription suivante : *Juesgo de villar*, qui se reproduit de vingt pas en vingt pas. De peur que vous ne vous imaginiez qu'il y a quelque chose de mystérieux dans ces trois mots sacramentels, je me bâte de les traduire, ils signifient seulement *jeu de billard*. Je ne conçois pas à quoi diable peuvent servir tant de billards : l'univers entier y pourrait faire sa partie. Après les *juergos de villar* l'inscription la plus fréquente est celle de *despacho de bino* (débit de vin). On y vend du Val-de-Penas et autres vins généreux. Les comptoirs sont peints de couleurs éclatantes, ornés de draperies et de feuillages. Les *confiterias* et *pastelerias* sont aussi très-nombreuses et assez coquettement décorés ; les confitures d'Espagne méritent une mention particulière, celles connues sous le nom de cheveux d'Ange (*cabello de Angel*) sont exquises. La pâtisserie est aussi bonne qu'elle peut l'être, dans un pays où il n'y pas de beurre, où du moins il est si cher et de si mauvaise qualité qu'on n'en peut guère faire usage ; elle se rapproche de ce que nous appelons *petit four*. Toutes ces enseignes sont écrites en caractères abrégés avec des lettres entrelacées les unes dans les autres, qui en rendent d'abord l'intelligence difficile aux étrangers, grands lecteurs d'enseignes s'il en fût.

L'intérieur des maisons est vaste et commode ; les plafonds sont élevés et l'espace n'est ménagé nulle part ; on bâtirait à Paris une maison tout entière dans la cage de certains escaliers ; vous traversez de longues enfilades de pièces avant d'arriver à la partie réellement habitée ; car toutes ces pièces sont meublées seulement d'un crépi à la chaux ou d'une teinte jaune plate ou bleue relevée de filets de couleur et de panneaux de boiseries simulées. Des tableaux enfumés et noirâtres, représentant quelque décollation ou quelque événement de martyr, sujets favoris des peintres espagnols, sont pendus aux murailles, la plupart sans cadres et tout plissés sur leurs châssis. Le parquet est une chose inconnue en Espagne, ou du moins je n'y en ai jamais vu. Toutes les chambres sont carrelées en briques,

mais comme ces briques sont recouvertes de nattes de roseau en hiver et de jonc en été, l'inconvénient est beaucoup moindre, ces nattes de roseau et de jonc sont tressées avec beaucoup de goût. Des sauvages des Philippines ou des îles Sandwich ne feraient pas mieux.

Le peu de meubles qui se trouvent dans les habitations espagnoles, sont d'un goût affreux qui rappelle le *goût messidor* et le *goût pyramide*. Les formes de l'empire y fleurissent dans toute leur intégrité. Vous retrouvez-là les pilastres d'acajou terminés par des têtes de sphinx en bronze vert, les baguettes de cuivre et les encadremens de guirlandes *pompéï*, qui depuis long-temps ont disparu de la face du monde civilisé; pas un seul meuble de bois sculpté, pas une table incrustée en Burgos, pas un cabinet de laque, rien; l'ancienne Espagne a disparu complètement: il n'en reste que quelques tapis de Perse et quelques rideaux de Damas. En revanche, il y a une abondance de chaises et de canapés de paille vraiment extraordinaire; les murs sont barbouillés de fausses colonnes, de fausses corniches, ou badigeonnés d'une teinte quelconque. Sur les tables et les étagères sont disséminés de petites figurines de biscuit ou de porcelaine représentant des troubadours, Mathilde et Malek-Adel, et autres sujets également ingénieux, mais tombés en désuétude; des caniches en verre filé, des flambeaux de plaqués garnis de leurs bougies, et cent autres magnificences trop longues à décrire, mais dont ce que je viens de dire doit paraître suffisant; je n'ai pas le courage de parler des atroces gravures enluminées qui ont la prétention mal placée d'embellir les murailles.

Il y a peut-être quelques exceptions, mais en petit nombre. N'allez pas vous imaginer que les habitations des gens de la haute classe soient meublées avec plus de goût et de richesse. Ces descriptions, de l'exactitude la plus scrupuleuse, s'appliquent à des maisons de gens ayant voiture et huit ou dix domestiques; les stores sont toujours baissés, les volets à moitiés fermés, de sorte qu'il reste dans les appartemens une espèce de *tiers de jour* auquel il faut s'accoutumer pour savoir dis-

cerner les objets, surtout lorsque l'on vient du dehors; ceux qui sont dans la chambre voient parfaitement, mais ceux qui arrivent sont aveugles pour huit ou dix minutes, surtout lorsqu'une des pièces précédentes est éclairée.

La chaleur est excessive à Madrid, elle se déclare tout d'un coup dans la transition du printemps; aussi dit-on, à propos de la température de Madrid, trois mois d'hiver, neuf mois d'enfer. On ne peut se mettre à l'abri de cette pluie de feu qu'en se tenant dans les chambres basses, où règne une obscurité presque complète et où un perpétuel arrosage entretient l'humidité. Ce besoin de fraîcheur a fait naître la mode des *bucaros*, bizarre et sauvage raffinement qui n'aurait rien d'agréable pour nos petites maîtresses françaises, mais qui semble une recherche du meilleur goût aux belles Espagnoles.

Les *bucaros* sont des espèces de pots en terre rouge d'Amérique, assez semblable à celle dont sont faites les cheminées des pipes turques; il y en a de toutes formes et de toutes grandeurs; quelques-uns sont relevés de filets de dorure et semés de fleurs grossièrement peintes; comme on n'en fabrique plus en Amérique, les *bucaros* commencent à devenir rares, et dans quelques années seront introuvables et fabuleux comme le vieux Sèvres, alors tout le monde en aura.

Quand on veut se servir des *bucaros*, on en place sept ou huit sur le marbre des guéridons ou des encoignures, on les remplit d'eau, et on va s'asseoir sur un canapé pour attendre qu'ils produisent leur effet et pour en savourer le plaisir avec un recueillement convenable. L'argile prend d'abord une teinte plus foncée, l'eau pénètre ses pores, et les *bucaros* ne tardent pas à entrer en sueur et à répandre un parfum qui ressemble à l'odeur du plâtre mouillé ou d'une cave humide que l'on n'aurait pas ouverte depuis long-temps. Cette transpiration des *bucaros* est tellement abondante qu'au bout d'une heure la moitié de l'eau s'est évaporée; celle qui reste dans le vase est froide comme la glace, et a contracté un goût de puits et de citerne assez nauséabond, mais qui

est trouvé délicieux par les *aficionados*. Une demi-douzaine de *bucaros* suffit pour imprégner l'air d'un boudoir d'une telle humidité qu'elle vous saisit en entrant, c'est une espèce de bain de vapeur à froid. — Non contentes d'en humer le parfum, d'en boire l'eau, quelques personnes mâchent de petits fragmens de *bucaros*, les réduisent en poudre et finissent par les avaler.

J'ai vu quelques soirées ou *tertulias*, elles n'ont rien de remarquable; on y danse au piano comme en France, mais d'une façon encore plus morne et plus lamentable, s'il est possible. Je ne conçois pas que des gens qui dansent si peu ne prennent pas franchement la résolution de ne pas danser du tout, cela serait plus simple et tout aussi amusant; la peur d'être accusées de boléro, de fandango et de cachuca, rend les femmes d'une immobilité parfaite. — Leur costume est très-simple, en comparaison de celui des hommes toujours mis comme des gravures de mode. Je fis la même remarque au palais de Villa-Hermosa. A la représentation au bénéfice des enfans trouvés, *Ninos de la Cuna*, où se trouvaient la reine-mère, la petite reine et tout ce que Madrid renferme de beau et grand monde, des femmes deux fois duchesses et quatre fois marquises avaient des toilettes que dédaignerait à Paris une modiste allant en soirée chez une couturière; elles ne savent plus s'habiller à l'espagnole, mais elles ne savent pas encore s'habiller à la française, et si elles n'étaient pas si jolies, elles courraient souvent le risque d'être ridicules. Une fois seulement, à un bal, je vis une femme en basquine de satin rose, garnie de cinq à six rangs de blonde noire, comme celle de Fanny Elssler dans le *Diable boiteux*. Mais elle avait été à Paris où on lui avait révélé le costume espagnol. — Les *tertulias* ne doivent pas coûter très-cher à ceux qui les donnent. Les rafraichissemens brillent par leur absence: — ni thé, ni glaces, ni punch; seulement sur une table, dans un premier salon, sont disposés une douzaine de verres d'eau, parfaitement limpide, avec une assiette d'*azucarillos*; mais on passe généralement pour un homme indiscret et sur sa

*bouche*, comme dirait la madame Desjardins d'Henri Mounier, si l'on poussait le sardanapalisme jusqu'à sucrer son eau, ceci se passe dans les maisons les plus riches: ce n'est pas par avarice, mais telle est la coutume; d'ailleurs, la sobriété érémitique des Espagnols s'accommode parfaitement de ce régime.

Quand on parle de Madrid, la première idée que ce mot éveille dans l'imagination est le Prado. Le Prado composé de plusieurs allées et contre-allées avec une chaussée au milieu pour les voitures est ombragé par des arbres écimés et trapus dont le pied baigne dans un petit bassin entouré de briques où des rigoles amènent l'eau aux heures de l'arrosement; sans cette précaution ils seraient bientôt dévorés par la poussière et grillés par le soleil: la promenade commence au couvent d'Atocha, passe devant la porte de ce nom, la porte d'Alcala, et se termine à la porte des Récollets; mais le beau monde se tient dans un espace circonscrit par la fontaine de Cybèle et celle Neptune depuis la porte d'Alcala jusqu'à la Carrera de san-Hieronimo. C'est là que se trouve un grand espace appelé *salon* tout bordé de chaises comme la grande allée des Tuileries; du côté du salon, il y a une contre-allée qui porte le nom de *Paris*; c'est le boulevard de Gand du lieu, le rendez-vous de la fashion de Madrid, — et comme l'imagination des fashionables ne brille pas précisément par le pittoresque, ils ont choisi l'endroit le plus poussiéreux, le moins ombragé, le moins commode de toute la promenade; la foule est si grande dans cet étroit espace, resserré entre le *salon* et la chaussée des voitures, qu'on a souvent peine à porter la main à sa poche pour prendre son mouchoir; il faut emboiter le pas et suivre la file comme à une queue de théâtre, (au temps où les théâtres avaient des queues); la seule raison qui puisse avoir fait adopter cette place, c'est qu'on y peut voir et saluer les gens qui passent en calèche sur la chaussée: (il est toujours honorable pour un piéton de saluer une voiture). Les équipages ne sont pas très-brillans, la plupart sont trainés par des mules dont le poil noirâtre, le gros ventre et les oreilles pointues sont de l'effet le plus disgracieux;

on dirait les voitures de deuil qui suivent les corbillards ; le carrosse de la reine elle-même n'a rien que de très-simple et de très-bourgeois. Un Anglais un peu millionnaire le dédaignerait assurément ; sans doute il y a quelques exceptions, mais elles sont rares ; ce qui est charmant, ce sont les beaux chevaux de selle andalous sur lesquels se pavent les merveilleux de Madrid ; il est impossible de voir quelque chose de plus élégant, de plus noble et de plus gracieux qu'un étalon andalou avec sa belle crinière tressée, sa longue queue bien fournie qui descend jusqu'à terre, son harnais, orné de houppes rouges, sa tête busquée, son œil étincelant et son col renflé de gorge de pigeon ; j'en ai vu un monté par une femme qui était rose (le cheval et non la femme) comme une rose de Bengale glacée d'argent et d'une beauté merveilleuse ; quelle différence de ces nobles bêtes qui ont conservé leur belle forme primitive à ces machines locomotives en muscles et en os qu'on appelle des coureurs anglais, et qui n'ont plus du cheval que quatre jambes et une épine dorsale pour poser un jockey !

— Le coup d'œil du Prado est réellement un des plus animés qui se puisse voir, et c'est une des plus belles promenades du monde, non pour le site qui est des plus ordinaires, malgré tous les efforts que le roi Charles III a pu faire pour en corriger la déféctuosité, mais à cause de l'affluence étonnante qui s'y porte tous les soirs, de sept heures et demie à dix heures.

On voit très-peu de chapeaux de femme au Prado ; à l'exception de quelques galettes jaune-soufre qui ont dû orner autrefois des ânes instruits, il n'y a que des mantilles. — La mantille espagnole est donc une vérité ; j'avais pensé qu'elle n'existait plus que dans les romances de M. Crevel de Charlemagne ; elle est en dentelles noires, ou blanches-noires plus habituellement, et se pose à l'arrière de la tête sur le haut du peigne ; quelques fleurs placées sur les tempes complètent cette coiffure, qui est la plus charmante qui se puisse imaginer ; avec une mantille, il faut qu'une femme soit laide comme les trois vertus théologiques pour ne pas pa-

raître jolie ; malheureusement c'est la seule partie de l'ancien costume espagnol que l'on ait conservée ; le reste est à la française. Les derniers plis de la mantille flottent sur un châle ; un odieux châle ; et le châle lui-même est accompagné d'une robe d'étoffe quelconque, qui ne rappelle en rien la basquine. Je ne puis m'empêcher d'être étonné d'un pareil aveuglement ; et je ne comprends pas que les femmes, ordinairement clairvoyantes en ce qui concerne les intérêts de leur beauté, ne s'aperçoivent pas que leur suprême effort d'élégance arrive tout au plus à les faire ressembler à une *merveilleuse* de province ; résultat médiocre ; l'ancien costume est si parfaitement approprié au caractère de beauté, aux proportions et aux habitudes des Espagnoles, qu'il est vraiment le seul possible ; l'éventail corrige un peu cette prétention au *parisianisme*. Une femme sans éventail est une chose que je n'ai pas encore vue en ce bienheureux pays ; j'en ai vu qui n'avaient pas de bas, mais elles avaient un éventail ; l'éventail les suit partout, même à l'église, où vous rencontrez des groupes de femmes de tout âge agenouillées ou accroupies sur leurs talons, qui prient et s'éventent avec ferveur, entremêlant le tout de signes de croix espagnols, qui sont beaucoup plus compliqués que les nôtres, et qu'elles exécutent avec une précision et une rapidité digne de soldats prussiens. Manœuvrer l'éventail est un art totalement inconnu en France. Les Espagnoles y excellent ; l'éventail s'ouvre, se ferme, se retourne dans leurs doigts si vivement, si légèrement, qu'un prestidigitateur ne ferait pas mieux. Quelques élégantes en forment des collections du plus grand prix ; nous en avons vu une qui en comptait plus de cent de différents styles ; il y en avait de tout pays et de toute époque : ivoire, écaïlle, bois de Sénégal, paillettes, gouaches du temps de Louis XIV et de Louis XV, papier de riz du Japon et de la Chine, rien n'y manque ; plusieurs étaient étoilés de rubis, de diamans et autres pierres précieuses : c'est un luxe de bon goût et une charmante manie pour une jolie femme. Les éventails qui se ferment et s'épanouissent produisent un petit sifflement répété plus de mille

fois par minute, qui jette sa note à travers la confuse rumeur qui flotte sur la promenade et a quelque chose d'étrange pour une oreille française. Lorsqu'une femme rencontre quelqu'un de connaissance, elle lui fait un petit signe d'éventail et lui jette en passant le mot *agur* qui se prononce *avour*.—Maintenant venons aux beautés espagnoles.

Ce que nous entendons en France par type espagnol n'existe pas en Espagne, ou du moins je ne l'ai pas encore rencontré. On se figure habituellement, lorsqu'on parle *senora* et *mantille*, un ovale allongé et pâle, de grands yeux noirs surmontés de sourcils de velours, un nez mince un peu arqué, une bouche rouge de grenade, et sur tout cela un ton chaud et doré justifiant le vers de la romance : — *Elle est jaune comme une orange*. Ceci est le type arabe ou moresque, et non le type espagnol. Les Mandrilègues sont charmantes dans toute l'acception du mot : sur quatre il y en a trois de jolies ; mais elles ne répondent en rien à l'idée qu'on s'en fait. Elles sont petites, mignonnes, bien tournées, le pied mince, la taille cambrée, la poitrine d'un contour assez riche ; mais elles ont la peau très-blanche, les traits délicats et chiffonnés, la bouche en cœur, et représentent parfaitement bien certains portraits de la régence. Beaucoup ont les cheveux châtain-clair, et vous ne ferez pas deux tours sur le Prado sans rencontrer sept à huit blondes de toutes les nuances, depuis le blond cendré jusqu'au roux véhément, au roux barbe de Charles-Quint. C'est une erreur de croire qu'il n'y a pas de blondes en Espagne. Les yeux bleus y abondent, mais ne sont pas si estimés que les noirs. Dans les premiers temps, nous avions quelque peine à nous accoutumer à voir des femmes décolletées comme pour un bal, les bras nus, des souliers de satin aux pieds et des fleurs à la tête, l'éventail à la main, se promener toutes seules dans un endroit public, car ici on ne donne pas le bras aux femmes, à moins d'être leur mari ou leur proche parent ; on se contente de marcher à côté d'elles, du moins tant qu'il fait jour, car, la nuit tombée, on est moins rigoureux sur cette étiquette, surtout avec les étrangers qui n'en ont

pas l'habitude. — On nous avait beaucoup vanté les *manolas* de Madrid ! la *manola* est un type disparu comme la grisette de Paris, comme les transteverins de Rome ; elle existe bien encore, mais dépouillée de son caractère primitif ; elle n'a plus son costume si hardi et si pittoresque ; l'ignoble indienne a remplacé les jupes de couleurs éclatantes brodées de ramages exorbitants ; l'affreux soulier de peau a chassé le chausson de satin. Et, chose horrible à penser, la robe s'est allongée de deux bons doigts ; autrefois elles variaient l'aspect du Prado par leurs vives allures et leur costume singulier ; aujourd'hui on a peine à les distinguer des petites bourgeoises et des femmes de marchands. J'ai cherché la *manola pur sang* dans tous les coins de Madrid, à la course de taureaux, au jardin de *las Delicias*, au *Mevo recreo*, à la fête de Saint-Antoine, et je n'en ai jamais rencontré complète. Une fois, en parcourant le quartier du *Rostro*, le temple de Madrid, après avoir enjambé une grande quantité de gueux qui dormaient étendus par terre au milieu d'effroyables guenilles, je me trouvai dans une petite ruelle déserte, et là je vis, pour la première et la dernière fois, la *manola* demandée. — C'était une grande fille bien découpée, de vingt-cinq ans environ, la plus haute vieillesse où puissent arriver les *manolas* et les *grisettes*. Elle avait le teint basané, le regard ferme et triste, la bouche un peu épaisse et je ne sais quoi d'africain dans la construction du masque. Une énorme tresse de cheveux bleus, à force d'être noirs, nattée comme le jonc d'une corbeille, lui faisait le tour de la tête et venait se rattacher à un grand peigne à galerie, des paquets de grains de corail pendaient à ses oreilles, son cou fauve était orné d'un collier de même matière, une mantille de velours noir encadrait sa tête et ses épaules ; sa robe, aussi courte que celles des Suissesses du canton de Berne, était de drap brodé, laissait voir des jambes fines et nerveuses enfermées dans un bas de soie noire bien tiré ; le soulier était de satin, selon l'ancienne mode ; un éventail rouge tremblait comme un papillon de cinabre dans ses doigts chargés de bagues d'argent. La dernière des *manolas* tourna le coin de la ruelle et



disparut à mes yeux émerveillés d'avoir vu une fois se promener dans le monde réel et vivant un costume de Duponchel, un déguisement d'Opéra!

Je ne vous ai rien dit de l'habit des hommes: regardez les gravures de mode parues il y a six mois, au carreau de quelque tailleur ou de quelque cabinet de lecture, et vous en aurez une parfaite idée.—Paris est la pensée qui occupe tout le monde, et je me souviens d'avoir vu sur l'échoppe d'un dérotteur: « Ici on cire les bottes à l'instar (*al estilo*) de Paris. » Gavyarni et ses délicieux dessins, voilà le but modeste que se proposent d'atteindre les modernes hidalgos: ils ne savent pas qu'il n'y a que la plus fine fleur des pois de Paris qui y puisse arriver. Cependant pour leur rendre la justice qui leur est due, nous dirons qu'ils sont beaucoup mieux habillés que les femmes: ils sont aussi vernis, aussi gantés de blanc que possible. Leurs habits sont corrects et leurs pantalons louables. Mais la cravatte n'est pas de la même pureté, et le gilet, cette seule partie du costume moderne où la fantaisie puisse se déployer, n'est pas toujours d'un goût irréprochable.

Voici qu'il est neuf heures et demie, le Prado commence à se dépeupler et la foule se dirige vers les cafés et les botilleries qui bordent la grande rue d'Alcala et les rues avoisinantes.

Les cafés de Madrid nous semblent, à nous autres habitués au luxe éblouissant et féérique des cafés de Paris, de véritables guinguettes de vingt-cinquième ordre; la manière dont ils sont décorés rappelle avec bonheur les baraques où l'on montre des femmes barbues et des sirènes vivantes; mais ce manque de luxe est bien racheté par l'excellence et la variété des rafraichissemens qu'on y sert.

Voici la carte: des *bebidas heladas*, des *sorbetes* et des *quesitos*; la *bebida helada* (boisson gelée) est contenue dans des verres que l'on distingue en *grande* ou *chico* (grand ou petit), et offre une très-grande variété; il y a là *bebida de naranja* (orangé), de *limon* (citron) de *fresa* (fraise), de *guindras* (cerise), qui sont aussi supérieures à ces affreux carafons de groseille sûre et d'acide citrique que l'on

n'a pas honte de vous servir à Paris dans les cafés les plus splendides, que du véritable vin de Xérès l'est à du vin de Brie authentique: c'est une espèce de glace liquide, de purée neigeuse du goût le plus exquis; la *bebida d'amindra blanca* (amandes blanches) est une boisson délicieuse, inconnue en France où l'on avale, sous prétexte d'orgeat, je ne sais quelles abominables mixtures médicinales; on donne aussi du lait glacé, mi-partie de fraises ou de cerises, qui pendant que votre corps bout dans la zone torride, fait jouir votre gosier de toutes les neiges et de tous les frimats du Groënland. Dans la journée, où les glaces ne sont pas encore préparées, vous avez *Pagraz*, espèce de boisson faite avec du raisin vert et contenue dans des bouteilles à col demesuré; le goût légèrement acidulé de *l'agraz* est des plus agréables; vous pouvez encore boire une bouteille de *cerveza de Sancta-Barbara con limon*, mais ceci exige quelques préparations: l'on apporte d'abord une cuvette et une grand cuiller, comme celles dont on remue le punch, puis un garçon s'avance portant la bouteille ficelée de fil de fer qu'il débouche avec des précaution infinies; le bouchon part, et l'on verse la bière dans la cuvette où l'on a préalablement vidé un carafon de limonade, puis on remue le tout avec la cuiller, l'on remplit son verre et l'on avale. Si ce mélange ne vous plaît pas, vous n'avez qu'à entrer dans les *orchaterias de chufas* tenus habituellement par des Valençais. La *chufa* est une petite baie, une espèce d'amande qui croit dans les environs de Valence, qu'on fait griller, qu'on pile, et dont on compose une boisson exquise, surtout lorsqu'elle est mêlée de neige; cette préparation est extrêmement rafraichissante.

Pour en finir avec les cafés, disons que les *sorbetes* qui diffèrent de ceux de France en ce qu'ils ont plus de consistance que les *quesitos*, sont de petites glaces dures, moulées en forme de fromage; il y en a de toutes sortes, d'abricots, d'ananas, d'orange, comme à Paris; mais on en fait aussi avec du beurre (*manteja*) et avec des œufs encore non formés qu'on retire du corps des poules éventrées, ce qui est par-

tielier à l'Espagne, car je n'ai jamais entendu parler qu'à Madrid de ce singulier raffinement. On sert aussi des *spumas* de chocolat, de café et autres; ce sont des espèces de crèmes fouettées et glacées d'une légèreté extrême, qu'on saupoudre quelquefois de canelle rapée très-fine, le tout accompagné de *barquillos*, oublies roulées en longs cornets avec lesquels on prend sa bebida, comme avec un syphon, en aspirant lentement par l'un des bouts, petit raffinement qui permet de savourer plus longtemps la fraîcheur du breuvage: le café ne se prend pas dans des tasses, mais bien dans des verres; au reste, il est d'un usage assez rare. — Tous ces détails vous paraîtront peut-être fastidieux; mais si vous étiez comme nous exposés à une chaleur de 50 à 55 degrés, vous les trouveriez du plus grand intérêt. L'on voit beaucoup plus de femmes dans les cafés de Madrid que dans ceux de Paris, bien qu'on fume la cigarette et même le cigare de la Havane.

Mais voici qu'onze heures sonnent; il est temps de se retirer; à peine quelques rares promeneurs attardés longent la rue d'Alcala. Il n'y plus dans les rues que les *serenos* portant leur lanterne au bout d'une pique, leur manteau couleur de muraille, et leur cri mesuré: vous n'entendez plus qu'un chœur de grillons qui chantent, dans leurs petites cages enjolivées de verroterie, leur complainte dissyllabique. A Madrid, l'on a le goût des grillons; chaque maison a le sien suspendu à la fenêtre dans une cage miniature en bois ou en fil de fer; l'on a aussi la bizarre passion des cailles que l'on garde dans des paniers d'osier à claire-voie, et qui varient agréablement par leur sempiternel *piou-piou-piou*, le *cri-cri* des grillons; comme dit Bilboquet: Ceux qui aiment cette note-là doivent être contents.

THÉOPHILE GAUTIER.

### LA BOHÈME DE PARIS.

Ces jours derniers vient de paraître la 2<sup>e</sup> livraison de la *Revue Parisienne*, de M. de Bal-

zac; ce piquant pamphlet, dont le premier numéro a eu dans le monde un si éclatant retentissement. Nos lecteurs nous saurons gré sans doute de leur offrir ici quelques échantillons de ce spirituel opuscule.

La Bohème est la Doctrine du boulevard des Italiens. Elle se compose de jeunes gens qui ont plus de vingt ans et qui n'en ont pas trente, tous hommes de génie dans leur genre, peu connus encore, mais qui se feront connaître, et qui seront alors des gens fort distingués. On les distingue déjà dans les jours de carnaval, pendant lesquels ils déchargent le trop plein de leur esprit, à l'étroit durant le reste de l'année, en des inventions plus ou moins drôlatiques. A quelle époque vivons-nous? Quel absurde pouvoir laisse ainsi se perdre des forces immenses? Je connais dans la Bohème des diplomates capables de renverser les projets de la Russie, appuyés qu'ils seraient par la puissance de la France. Il s'y trouve des écrivains, des administrateurs, des militaires, des journalistes, des artistes: il y a de tous les genres d'esprit et de capacité. C'est un microscome: si l'empereur de Russie l'achetait moyennant une vingtaine de millions, si la Bohème voulait quitter l'asphalte des boulevards, et qu'il la déportât à Odessa, dans un an Odessa serait Paris. Là se trouve la fleur inutile et qui se dessèche de cette admirable jeunesse française que Napoléon et Louis XIV recherchaient, que néglige depuis vingt six ans la gérontocratie sous laquelle tout se flétrit en France, belle jeunesse dont hier encore M. Tissot, homme peu suspect, disait: « Cette jeunesse, vraiment digne de lui, l'Empereur l'employait partout, dans ses conseils, dans l'administration générale, dans des négociations hérissées de difficultés ou pleines de périls, dans le gouvernement des pays conquis, et partout elle répondait à son attente! Les jeunes gens étaient pour lui les *missi dominici* de Charlemagne. »

Ce mot de Bohème vous dit tout. La Bohème n'a rien et vit de ce qu'elle a. L'espérance est

son code, la foi en soi-même est son gouvernement, la charité est à l'état de théorie. Tous ces jeunes gens sont plus grands que leur malheur, au-dessus du destin. Toujours à cheval sur un *si*, spirituels comme des feuilletons, gais comme des gens qui doivent, oh! ils doivent autant qu'ils boivent! Enfin, et c'est là que j'en veux venir, ils sont tous amoureux, mais amoureux! Figurez-vous Lovelace, Henri IV, le Régent, Werther, Saint-Preux, Réné, le maréchal de Richelieu réunis dans un seul homme, et vous aurez une idée de leur amour; car ils sont éclectiques: ils vous servent une passion comme une femme peut la vouloir; leur cœur ressemble à une carte de restaurant, ils ont mis en pratique, sans le savoir et sans l'avoir lu peut-être, le livre de l'amour par Stendahl; ils ont la section de l'amour-goût, celle de l'amour-passion, l'amour-caprice, l'amour cristallisé, et surtout l'amour passager. Tout leur est bon, ils ont créé ce burlesque axiome: *Toutes les femmes sont égales devant l'homme.*

Entre toutes ces personnes de connaissance que nous avons l'habitude de nommer nos amis, je distingue un jeune gentilhomme d'un esprit et d'un malheur infinis, plein d'excellentes intentions, d'une conversation ravissante, ayant beaucoup vu déjà quoique jeune, et qui fait partie, en attendant mieux, de la *Bohême.*

Mon ami se nomme Gabriel-Jean-Anne-Victor-Benjamin-Georges-Ferdinand-Charles-Edouard Rusticoli comte de la Palferine.

Aujourd'hui, quand on nomme Edouard de la Palferine, sur cent personnes il n'y en a pas trois qui sachent ce que sont les la Palferine; mais si vous saviez avec quel esprit Edouard de la Palferine a pris cette position obscure! comme il se moque des bourgeois de 1850, quel sel, quel atticisme! Si la Bohême pouvait souffrir un roi, il serait roi de la Bohême. Sa verve est inépuisable.

Quelques traits de mon ami la Palferine vous mettront à même de la juger.

La Palferine trouve un de ses amis, (l'ami était de la Bohême), en discussion sur le boulevard avec un bourgeois qui se croyait offen-

sé; la Bohême est très-insolente avec le pouvoir moderne, il s'agissait de se battre.

— Un instant, dit la Palferine en devenant aussi Lauzun que Lauzun l'a jamais été, un instant, monsieur est-il né?

— Comment, monsieur? dit le bourgeois.

— Oui, êtes-vous né? comment vous nommez-vous?

— Godin.

— Hein? Godin! dit l'ami de la Palferine.

— Un instant, mon cher, dit la Palferine en arrêtant son ami, il y a les Trigaudin. En êtes-vous?

Étonnement du bourgeois.

Non. Vous êtes alors des nouveaux ducs de Gaete, façon impériale. Non. Eh bien! comment voulez-vous que mon ami *qui sera* secrétaire d'ambassade et ambassadeur, et à qui vous devrez un jour du respect, se batte! Godin! Cela n'existe pas, vous n'êtes rien, Godin! Mon ami ne peut pas se battre en l'air. Quand on est quelque chose, on ne se bat qu'avec quelqu'un. Allons, mon cher, adieu!

— Mes respects à madame, ajouta l'ami.

Un jour, la Palferine se promenait avec un de ses amis qui jeta le bout de son cigare au nez d'un passant, lequel se fâcha.

— Vous avez essuyé le feu de votre adversaire, dit le jeune comte, les témoins déclarent que l'honneur est satisfait.

Il devait mille francs à son tailleur, qui, au lieu de venir lui-même, envoya un matin son premier commis chez la Palferine. Ce garçon trouve le débiteur malheureux au sixième étage au fond d'une cour, en haut du faubourg du Roule. Il n'y avait pas de mobilier dans la chambre, mais un lit, et quel lit! une table, et quelle table! La Palferine entend la demande saugrenue, et que je qualifierais, nous dit-il, d'illicite, faites à sept heures du matin.

— Allez dire à votre maître, répondit-il avec le geste et la pose de Mirabeau, l'état dans lequel vous m'avez trouvé.

Le commis recule en faisant des excuses. La Palferine voit le jeune homme sur le palier, il se lève dans l'appareil illustré par les vers de Britannicus, et lui dit: — Faites attention à l'escalier! Remarquez bien l'escalier, afin de

ne pas oublier de lui parler de l'escalier.

Un jour, se promenant sur le boulevard, bras dessus bras dessous, avec des amis, la Palferrine voit venir à lui le plus féroce de ses créanciers, qui lui dit : — Pensez-vous à moi, monsieur ?

— Pas le moins du monde, lui répondit le comte.

Remarquez combien sa position était difficile. Déjà M. de Talleyrand, en semblable circonstance, avait dit : — Vous êtes bien curieux, mon cher ! Il s'agissait de ne pas imiter cet homme inimitable.

Tout ceci doit vous expliquer assez les mœurs de la Bohême, dont une des plus brillantes figures est ce jeune *condottière*.

DE BALZAC.

### UNE ÉCOLE DE SERINS.

Je croyais avoir visité tout ce que Gand renferme de remarquable, lorsqu'en faisant ma liste de curiosités à mon hôtesse, elle me demanda si j'avais vu une école de serins. Je la fis répéter deux fois, croyant avoir mal entendu ou que *serin* était un mot flamand ayant une signification particulière et représentant quelque partie éducable de la société ; mais mon hôtesse, toute blessée de l'idée que j'avais pu avoir que les Belges, dont une des prétentions les plus enracinées est de parler le français mieux qu'en France, avaient pu glisser un mot patois dans notre langue, m'expliqua qu'il était bel et bien question du petit oiseau jaune que l'on croit à tort originaire des Canaries, et dont la vraie patrie est en Hollande. En effet, cette dernière remarque ornithologique fut un trait de lumière pour moi, et je me rappelai avoir effectivement vu à Paris des serins hollandais qui dansaient sur la corde, tiraient le canon, faisaient l'exercice, fusillaient un de leur camarades qui avait déserté, et le portaient ensuite en terre avec autant de gravité qu'aurait pu le faire une confrérie de pénitens.

Je demandai donc à mon hôtesse si l'institution que j'avais eu le malheur d'oublier était un établissement de ce genre ; mais alors elle m'apprit que, dans la ville de Gand, ce n'étaient point les qualités physiques des serins que l'on cherchait à développer, mais, bien au contraire, leurs facultés morales que l'on exaltait en ornant leurs mémoires d'une foule d'airs de serinettes qui en faisaient les oiseaux les plus instruits, musicalement parlant, du monde connu. En effet, il y a tel de ces élèves qui, en sortant du conservatoire, sait jusqu'à trente ou quarante airs différents qu'ils vont ensuite répéter dans les quatre parties du monde. Un des conseillers municipaux de la ville possédait au reste, ajouta mon hôtesse, la plus belle institution de ce genre qui se pût voir, et avait souvent jusqu'à cinquante ou soixante élèves, auxquels il donnait les soins les plus touchans ; ces soins, au reste, font d'autant plus d'honneur à ceux qui s'y consacrent qu'ils changent entièrement leurs habitudes. Ainsi, ce vénérable conseiller municipal, au lieu de s'amuser le soir avec ses amis, soit dans quelque café de la ville soit dans quelque réunion particulière, et de s'aller paisiblement coucher ensuite, dès que la brune venait, quittait tout pour sa serinette et s'en allait de cage en cage, réveillant ses serins et leur jouant quelquefois vingt ou vingt-cinq fois le même air. De sorte qu'il ne se couchait qu'au jour ; les affaires municipales souffraient bien un peu de ce dévouement nocturne à la mélodie, mais la ville avait pensé que le lustre qui ressortait pour elle d'un pareil institut compensait bien et au-delà, le tort que pouvait lui faire l'absence des lumières administratives de son conseiller, qui dormait en général d'un bout à l'autre des délibérations et ne se réveillait que pour voter ; de sorte qu'au lieu de tracasser l'instituteur, elle lui avait alloué pendant trois années de suite le grand prix fondé pour l'éducation des serins, et qui se monte à cinq cents florins.

Cette récompense avait encouragé l'instituteur à un tel point qu'il n'avait pas désespéré, après avoir fait chanter ses élèves, de les faire parler.

En effet, au moment du mariage du roi Léo-

pold, il pensa, comme le cordonnier de Rome, à apprendre à cinq de ses oiseaux quelque maxime ou quelque proverbe approprié à la circonstance; mais après avoir feuilleté La Rochefoucault et don Quichotte, n'ayant rien trouvé il résolut, n'étant point étranger aux belles-lettres et ayant été dans sa jeunesse professeur de français, de faire lui-même un distique qui exprimât aux nouveaux époux les sentimens joyeux qu'il éprouvait en les voyant unis. Il se mit donc à l'œuvre; au bout de huit jours le distique était fait, et au bout de deux mois l'animal intelligent le répétait comme une personne naturelle. Voici ce distique, aussi remarquable par les sentimens patriotiques qu'il renferme que par la richesse de sa rime :

Que Bruxelles se réjouisse :  
Léopold épouse Louise.

Ce serin fut présenté à leurs majestés qui rirent beaucoup, mais ne l'achetèrent point.

Le conseiller municipal, furieux, le vendit à un Anglais, moyennant la somme de cinquante guinées, et, dégouté par cette expérience, il en revint vis-à-vis de ses écoliers à la seule musique instrumentale, qu'il continue de leur enseigner avec le plus grand succès.

ALEX. DUMAS.

---

## LA CHASSE ET LES CHASSEURS.

---

L'histoire de la vie champêtre est arrivée à son dernier chapitre; la villégiature s'enrichit d'un nouveau charme, bien fait pour fortifier ce vieux et fashionable préjugé qui pousse chaque été hors de Paris les gens qui n'ont pas de terre et qui n'ont rien à faire à la campagne. Le bruit de la fusillade vient rompre le silence monotone des bois; les champs pétillent et forment comme la plaine de la Mitidja envahie par les Bédouins. Boutonnez vos guêtres de cuir, armez vos fusils, lancez vos chiens: la chasse est ouverte!

La chasse est une des grandes prétentions

du Parisien, et c'est là un des travers les plus amusans de ce peuple frivole, né pour fournir d'inépuisables modèles au crayon de Gavarni, d'Henri Monnier et de Daumier. L'opéra de *Robin des Bois* a dû son succès à la qualité du héros plutôt qu'à la musique de Weber. Mettez un chasseur dans une pièce, comédie, drame ou vaudeville, et la pièce réussira: témoins, la *Partie de Chasse d'Henri IV*, le *Chasseur et la Laitière*, la *Chasse au Renard* et tant d'autres que nous pourrions citer si nous ne voulions ménager notre papier. Les romans américains de M. Cooper, si fastidieux du reste, n'ont été goûtés chez nous qu'en considération de l'intrépide et inévitable chasseur qui figure dans tous les volumes sous les noms variés de Bas-de-Cuir, Oeil-de-Faucon, le vieux Trappeur, etc. Parmi les griefs qui ont contribué à la chute de Charles X, on lui reprochait de massacrer le gibier dans des chasses qui étaient de véritables boucheries. Voilà pourquoi tant de chasseurs se sont montrés dans les combats de juillet.

Cette passion de la chasse est portée si loin qu'elle fait oublier un instant les plus graves préoccupations, les affaires politiques et même l'agiotage. Bien plus, la spéculation, qui s'empare de tout aujourd'hui, s'est emparé de cet exercice; on a mis la chasse en actions, avec capital social, dividendes, etc.; on a fait pour les terrains giboyeux ce qui se pratique pour les houillères. Un courtier marron vous dira: « Le Saint-Maur est à la hausse et très-demandé. Le faisan et le lièvre sont très-abondans cette année.

Mais, quoiqu'en disent les courtiers, le gibier s'en va. C'est un sujet de profonde tristesse pour les chasseurs, qui voient s'avancer un sombre et stérile avenir. Encore quelques années, — peu d'années, — et les lièvres et les perdreaux auront disparu du sol de France. Voilà ce qui devait infailliblement arriver dans un pays où le braconnage n'est que faiblement surveillé, et où les paysans peuvent exercer à leur aise les mille ruses inventées pour la destruction de gibier. Les choses ne se passaient pas ainsi du temps de bon, de cet excellent roi Henri IV, qui faisait pendre impitoyablement

le gens pour le moindre lapin. Aussi ce modèle des princes a-t-il laissé un nom populaire à l'histoire et un gibier florissant à ses successeurs. La liberté a changé tout cela, car le gibier ne saurait subsister sous un gouvernement constitutionnel; ce qu'il faut aux faisans et aux lièvres, c'est la féodalité telle que l'aristocratie anglaise a su la maintenir dans ses états; hors de là point de salut pour les cailles elles-mêmes.

Par une amère dérision, à mesure que le gibier diminue, les armuriers inventent des fusils merveilleux avec lesquels on peut tirer dix coups par minute. — Que fera-t-on de ces armes précieuses, et que deviendront les Parisiens lorsque la chasse ne sera plus possible.

En attendant cette époque si rapprochée de nous, nos chasseurs jouissent de leur reste; la vie de château a pris partout un nouvel aspect: — plus de bals, plus de concerts, plus de comédie; la chasse règne souverainement et ne permet pas d'autres distractions. Chasseurs diligents, les hommes partent dès l'aurore, — le cœur content; — ils reviennent à l'heure du dîner, accablés, brisés de fatigue; pendant le repas, ils mangent avec fureur et sans rien dire, comme des bêtes féroces, et ils s'endorment au dessert. Les femmes restent seules, livrées aux dangereuses inspirations de l'isolement et de l'ennui. C'est le moment où les gens qui ne chassent pas peuvent être aussi recherchés que ceux qui ne partaient pas pour l'armée sous l'empire.

Cependant, pour échapper à l'abandon et à ses conséquences, la plupart de nos hommes bravent vaillamment les fatigues et les périls d'un exercice violent. Ne sont-elles pas accoutumées déjà à dompter des chevaux fougueux, à franchir des barrières et des fossés? Il en est de la chasse comme de l'équitation: nos merveilleuses l'ont prise en grande faveur. Dernièrement, un mariage a eu lieu dans le monde élégant; le mari, qui épousait une jeune personne façonnée aux belles manières, aux goûts et aux usages des femmes à la mode, a fait mettre un fusil dans la corbeille, — un charmant petit fusil damasquiné, qui se démonte et qui tient tout entier dans une boîte de ma-

roquin large et épaisse comme un volume in-12.

PIERRE DURAND.

(Siècle).

### Ce qu'on appelle la Justice.

Un pauvre saltimbanque, roué de coups par un brutal, porte plainte, et fait venir son adversaire devant le tribunal de police correctionnelle. Le pauvre diable est encore tout élopé. — Plusieurs témoins déposent des faits. — L'agresseur est condamné.... à 15 francs d'amende. Pour qui sont les 15 fr. — Parbleu, pour le plaignant, direz-vous; c'est une faible indemnité pour les coups... — Vous n'y êtes pas le moins du monde. Les 15 fr. d'amende sont pour l'état. — Et le saltimbanque? — Le saltimbanque n'a rien. — Pourquoi cela? — Je vais vous le dire: c'est que le saltimbanque est trop pauvre pour s'être porté *partie civile*, c'est-à-dire pour avoir fait l'avance de certains frais. — C'est à-dire qu'on ne lui donne pas d'argent précisément à cause du besoin plus grand qu'il en a? — C'est cela même.

— Je lis sur un journal des tribunaux: « La cour rejette le pourvoi en cassation de » Françoise Lebrun, — condamnée à quinze » ans de travaux forcés pour crime d'infanti- » cide, — pour défaut de consignation d'a- » mende. »

Pourquoi ont été instituées les cours de cassation? Pour casser un jugement mal rendu; — pour annuler une peine mal appliquée; — en un mot, pour contrôler l'exercice de la justice, diminuer les chances d'erreur, et donner quelques garanties de plus aux accusés. — Or, dans cette circonstance, — et j'en ai vu des exemples nombreux, — la cour déclare que Françoise Lebrun est bien jugée, — non pas parce que la procédure a été régulière, ou parce que la peine a été appliquée justement et conformément à la loi, — mais parce qu'elle n'a pas consigné une amende. C'est-à-dire qu'il y a, comme du pain, de la justice de première et de se-

conde qualité ; — que les juges sont comme les barbiers qui *repassent*, c'est-à-dire rassent une seconde fois ceux qui paient plus cher. C'est-à-dire que Françoise Lebrun est assez bien jugée pour une pauvre femme ; — qu'elle a eu de justice ce qu'on peut en avoir pour rien. — C'est-à-dire, que sans argent, dans le sanctuaire de la justice, comme aux spectacles forains, ceux qui ne paient pas n'ont droit qu'à la parade et aux *bagatelles de la porte*.

Si on a institué des tribunaux de cassation, — si on casse souvent les jugemens des tribunaux de première instance, c'est que ces derniers peuvent se tromper et se trompent ; — c'est qu'il est possible que l'accusé soit injustement condamné ; — c'est que Françoise Lebrun n'est peut-être pas criminelle ; — c'est que, si elle avait pu consigner l'amende en question, le jugement qui la condame aurait peut-être été cassé, et elle acquittée par un autre jugement. — Le résumé de ceci est que Françoise Lebrun n'a pas le moyen de ne pas avoir tué son enfant ; — qu'elle n'a pas le moyen de ne pas aller aux travaux forcés ; — que sans les *circonstances atténuantes*, qui sont d'invention moderne, — elle eût été condamnée à mort, — et qu'elle n'aurait pas eu le moyen de ne pas être guillotinée.

— Cela prouve qu'il y a, quoi qu'on en dise, un crime plus grand que l'assassinat, le vol et le parricide ; — un crime plus grand que tous les autres réunis, — un crime qui ne trouve ni grâce ni indulgence : — c'est la pauvreté.

C'est plus sauvage que les sauvages.

— Encore la justice ! encore les circonstances atténuantes ! Dans le Gard, une domestique empoisonne *trois fois* sa maîtresse ; le jury la déclare coupable d'empoisonnement, **MAIS avec des circonstances atténuantes**. — En effet, pour avoir besoin de l'empoisonner trois fois, il fallait qu'elle l'empoisonnât bien peu chaque fois.

*Rosalie Hébert* empoisonne son mari et l'avoue. — Le jury du Calvados trouve une excuse dans sa jeunesse, — là où j'aurais trouvé un crime de plus ; car dans la jeunesse tout

est noble et grand, et l'amour absorbe toute la puissance, qui plus tard sera divisée entre toutes les autres passions ; — elle est déclarée coupable, **MAIS** avec des circonstances atténuantes.

— Le 1<sup>er</sup> août, le jury de Saône-et-Loire admet des circonstances atténuantes en faveur de Nicolas Mauguin — parricide et fratricide. — Je voudrais bien que le plus fort des jurés de Saône-et-Loire m'expliquât ce qu'il fallait que fit Nicolas Mauguin pour qu'il n'y eut pas dans son crime de *circonstances atténuantes*. — Ces bons négocians du jury pardonneraient volontiers le treizième crime à celui qui en commettrait douze à la fois.

ALPHONSE KARR.

(Les *Guépes*, livr. de septembre).

## Bulletin Théâtral.

Les dilettanti retourneront à l'Odéon, c'est une affaire décidée ; la Renaissance demeurera close, et M. Antéor Joly exploitera son privilège au théâtre de la Porte-St-Martin, qui reste debout, malgré les prétentions des propriétaires de la rue de Bondy. Le théâtre les gênait, et ils voulaient qu'on l'abattit, pour augmenter la valeur de leurs propriétés. Quelques familles auraient été ruinées, bon nombre d'artistes et d'ouvriers se trouveraient sans emploi, l'art dramatique aurait un temple de moins, mais qu'importe ! les hôtes d'alentour seraient débarrassés d'un voisinage importun, et les fringans équipages qui viennent aux soirées de M<sup>me</sup> la comtesse Merlin déboucheraient beaucoup plus aisément au coin de la rue de Bondy.

A propos de M<sup>me</sup> la comtesse Merlin, — on fait courir le bruit que M<sup>lle</sup> Fanny Elssler a épousé sérieusement le plus riche banquier de Philadelphie. — Mais hier, à la répétition du *Diable amoureux*, on a lu une lettre qui arrivait des Etats-Unis. M<sup>lle</sup> Fanny Elssler a reçu tous les honneurs imaginables en Amérique. — La douane a refusé de visiter ses bagages ;

— les populations sont allées à sa rencontre; — les magistrats lui ont présenté les clés de la ville sur un plat d'argent; — à son aspect, plusieurs journalistes sont devenus complètement fous d'admiration; — il y a eu pour elle illuminations et feux d'artifices; — elle a fait manœuvrer un vaisseau de guerre; — elle a tiré le canon; — elle a passé des régimens en revue; — on lui a donné des banquets, des sérénades, des bals, — mais on ne l'a pas épousée. Que les amateurs de la cachucha se rassurent donc; la banque américaine n'a pas joué ce mauvais tour à l'Académie royale de musique; M<sup>lle</sup> Elssler n'a pas été enlevée aux beaux-arts; elle nous revient, demoiselle, comme à son départ, et le mois prochain nous la reverrons.

L'Opéra n'aurait plus rien à désirer, si M. Meyerbeer lui donnait pour cet hiver la partition du *Prophète*, qu'il vient d'achever à Ems. Mais, selon son habitude invariable, le compositeur veut diriger lui-même les études de son œuvre, et il est obligé de partir immédiatement pour Berlin, où il va terminer et mettre en scène, toujours selon son habitude, les chœurs d'*Athalie*, dont il a composé la musique par ordre du roi de Prusse.

### Esquisse des Tribunaux.

M. de C....., jeune élégant, regagnait Paris par la barrière de l'Etoile, monté sur une fine jument grise, récente et précieuse acquisition. Tout-à-coup la capricieuse bête fait un grand écart et sa croupe va frapper dans l'estomac de M. D....., qui venait de descendre d'un omnibus et qui se disposait à entrer dans une contre-allée des Champs-Élysées. « Imbécile ! » s'écrie M. D... qui avait failli être jeté par terre. Le cavalier prend très-mal l'apostrophe qui pouvait cependant s'adresser au cheval tout aussi bien qu'à l'homme; et tirant d'un petit portefeuille une carte-porcelaine, il la présente au piéton en lui disant : « Si vous n'êtes pas content, voici mon adresse. — Votre adresse ! répond M. D..., que voulez-vous que j'en fasse? Vous feriez mieux de la garder pour conduire

votre cheval. » M. de C... trouve le jeu de mots fort mauvais, et il jette à la face de son interlocuteur l'épithète d'insolent. Celui-ci réplique, les mots s'échangent aigres et durs. Enfin M. de C... applique un coup de cravache sur la figure de M. D..., et excitant son cheval, il part au grand trot.

Mais cette manière de terminer une discussion n'était pas du goût de M. D...; il s'élança à la poursuite du dandy en lui criant d'arrêter. M. de C... obéit : « Vous vous décidez donc enfin, dit-il à M. D..., c'est bien heureux! voici ma carte, je vous attends demain...; veuillez aussi me donner votre adresse. — C'est inutile, répond M. D..., vous la trouverez en tête de l'assignation que je vais vous envoyer... adieu, monsieur, à bientôt devant la police correctionnelle. — La plaisanterie est excellente, s'écrie M. de C... en s'éloignant; je serais curieux de voir un peu la police correctionnelle.»

La curiosité du jeune lion est satisfaite aujourd'hui, le voilà sur le banc. « Il est vraiment inconcevable, dit-il, que l'on m'ait fait venir ici: J'avais fait à cet homme l'honneur de me mettre à sa disposition, et voici le singulier champ de bataille qu'il a choisi.

**M. LE PRÉSIDENT.** — Il a très-bien fait, et le tribunal le félicite d'avoir respecté les lois et de s'être adressé à la justice, au lieu d'accepter vos coupables propositions.

**LE PRÉVENU.** — Vous conviendrez cependant qu'il est assez étrange qu'un homme comme moi soit ici.

**M. LE PRÉSIDENT.** — Sur ce banc il n'y a que des prévenus, ne l'oubliez pas, et n'aggravez pas votre position par une tenue inconvenante.

**LE PRÉVENU.** — Je croyais pourtant avoir le droit de faire des observations.

**M. LE PRÉSIDENT.** — Nous écouterons toutes celles que vous ferez pour votre défense; mais dans votre intérêt même je vous retirerai la parole si vous vous écarterez du respect.

**LE PRÉVENU.** — Je n'ai plus rien à dire.

Le tribunal condamne M. de C... à 200 fr. d'amende.

(Droit.)